

Au Kenya, des "écoles mobiles" pour les enfants d'éleveurs nomades

LEMONDE.FR | 05.02.10 | 18h22

Garissa (nord-est du Kenya), envoyée spéciale

La lampe accrochée aux feuillages de l'acacia en témoigne : la classe commence tôt et s'achève tard dans l'après-midi pour les enfants du lieu-dit Saka jonction, un campement installé à quelque 80 kilomètres de Garissa, une ville située dans le nord-est du Kenya. Une journée d'école coupée en deux, l'essentiel du temps restant est consacré aux chèvres, buffles et chameaux, qu'il faut garder et mener aux pâturages.



Demain, dans quelques jours ou dans quelques mois, le tableau sera accroché à un autre arbre, à quelques dizaines de kilomètres de là. Ici, dans ces provinces déshéritées du pays où vivent plus de 5 millions de

personnes, les écoles suivent un rythme qui épouse le quotidien et surtout le va-et-vient de ces éleveurs somalis qui peuvent, au cours du même mois, bouger jusqu'à deux ou trois fois et parcourir des centaines de kilomètres dans l'année.

Cette classe itinérante fait partie de ces "écoles mobiles" qui se sont multipliées ces derniers mois dans cette région aride. Elles regroupent 110 000 enfants, dans 91 écoles. Mais leurs effectifs sont plus nombreux encore si l'on compte celles qui, comme celle de Saka jonction, ne sont pas encore financées par le gouvernement.

Le Kenya, qui a réalisé un bond en avant assez spectaculaire en dix ans dans le domaine éducatif (de 68,8 % en 1999, le taux de scolarisation à l'école primaire est passé à 92,5 %), a ses laissés pour compte. Parmi eux, les enfants de ces pasteurs somalis sont sans doute, avec les enfants des bidonvilles de Nairobi, les plus abandonnés en matière scolaire comme sanitaire.

Comble de l'inégalité, alors que le Kenya a instauré la gratuité à l'école primaire en 2003, les familles de Kibera, le plus grand bidonville de Nairobi avec un million sur les trois millions d'habitants de la capitale, doivent payer, entre 100 et 200 shillings (entre 1,3 et 2,6 euros) par mois. Car sur 148 écoles recensées dans Kibera six seulement sont publiques, les autres étant gérées par des ONG.

Résultat : à Monbassa et sur la côte, 83% des enfants fréquentent l'école primaire, 60% seulement à Nairobi quand 64% de ceux de ces zones arides, concentrées dans le nord-est du pays, en sont exclus. Exclues parmi les exclus, moins d'un quart des filles y sont scolarisées.

"SHELL ROADS"

De Garissa, on rejoint les villages et les campements par les "Shell roads", ces pistes ouvertes du temps de la colonisation et ainsi surnommées car les Britanniques cherchaient du pétrole dans la zone. Pas ou peu d'eau, si ce n'est quelques réservoirs.

Ignoré du temps de l'Empire (hormis pour ces supposées richesses

pétrolières), musulman quand le pays est majoritairement chrétien, le nord-est du Kenya a continué à l'être depuis plus de quarante ans. Personne ici ne parle swahili, la langue dominante. L'élevage, encore assez lucratif, fait vivre ces pasteurs : un chameau se négocie autour de 50 000 shillings (environ 472 euros). Mais la contrepartie de ce mode de vie pastorale est très lourde. Depuis Saka junction, la première école primaire se situe à 21 kilomètres, le premier dispensaire à 24 kilomètres.

Après que les ONG eurent initié le mouvement en faveur des écoles mobiles, le gouvernement a pris le relais. "*De plus en plus de nomades abandonnent le pastoralisme, d'où l'importance qu'ils reçoivent un minimum d'éducation*", explique Mohammed Elmi, le ministre du développement du Nord dont le portefeuille a été créé il y a tout juste 18 mois pour tenter de résorber l'énorme fossé entre ces régions le reste du pays.

La sécheresse, comme celle terrible qui a sévi en octobre et novembre derniers, constitue une des raisons de cet abandon. Mais la nécessité de garantir une paix sociale entre des tribus promptes à entrer en conflit représente une autre motivation gouvernementale à développer éducation et formation des nomades. Mais l'Etat kenyan semble plutôt suivre le mouvement que le précéder tant la demande des communautés en faveur des écoles nomades est forte.

De plus en plus déterminées, les familles organisent l'emploi du temps, désignent ceux qui des enfants qui iront à l'école tandis que les autres auront la charge d'emmener le bétail sur de longues distances et, surtout, choisissent le maître. Dans ce campement d'une centaine de familles, aucun adulte ne sait lire mais tous placent de grands espoirs dans l'éducation. "*Nous sommes ignorants comme des animaux. Le futur sera pire sans éducation*", assène Abdi, un des hommes. Au risque de les voir rejoindre les villes et abandonner l'élevage ? Ces familles, en voie de sédentarisation, semblent prêtes à franchir le pas. Signe de cette sédentarisation progressive, la mosquée est construite en dur alors que les maisons sont encore ces huttes rondes démontables et transportables sur des chameaux.

"LES FILLES RISQUENT D'ÊTRE GÂCHÉES"

Hassan Farah vient tout juste de prendre les classes en main, depuis début janvier. Deux groupes ont été constitués : 22 enfants de 4 à 6 ans, 32 de 9 à 15 ans de l'autre. A 36 ans, Hassan Farah dispose d'une certaine expérience pour avoir été "assistant" dans une école pendant vingt ans. Ibrahim, un autre de ces volontaires, a fréquenté l'université pendant deux ans. L'effectif de sa classe, avec 134 enfants, est bien plus important.

Pour ces deux hommes, l'aide apportée aux communautés pastorales constitue la motivation principale. Avec une arrière pensée pour Ibrahim qui, dit-il, *"veut faire de la politique plus tard"* et donc pouvoir afficher *"qu'il a fait le bien pour sa communauté"*. Le salaire attendu –environ 20 000 shillings (189 euros)- devrait suivre. Mais pour l'instant, c'est la communauté qui s'est cotisée pour acheter le tableau et les premières fournitures.

Très minoritaires, les filles sont tout de même représentées. Mais la résistance des familles à les scolariser reste forte. Surtout quand il s'agit de les envoyer dans une de ces "boarding schools", des internats ruraux comme il en existe dans la région et qui étaient, avant la création des écoles nomades, la seule option possible pour les nomades. *"Les filles risquent d'être gâchées. En plus elles sont les meilleures au travail"*, estime Rukia, une mère de famille de huit enfants dont quatre vont à l'école.

L'école la plus proche, à une vingtaine de kilomètres, regroupe 750 enfants dont 280 sont pensionnaires. Parmi eux, 60 filles. Une centaine d'élèves sur ce total viennent de familles nomades. Preuve de l'explosion scolaire dans ce pays, la même école avait, en 1986, 73 élèves ! A 15 ans, Fatima fréquente l'internat depuis quatre ans. Elle est heureuse ici et nourrit de grands espoirs pour l'avenir. Elle veut devenir médecin. Elle est d'ores et déjà la première jeune femme de sa famille à savoir lire et écrire.

Brigitte Perucca